

Vincent Martorell

Le jour des Innocents

Roman

*À Georges Boidron, mon grand-père maternel et à ses
camarades, combattants à Verdun et ailleurs...*

La rumeur est la fumée du bruit.

Victor Hugo

Avertissement

Ce roman est une œuvre de fiction, mais s'appuie sur un contexte historique. Les noms des personnages ainsi que le théâtre de cette histoire sont sortis tout droit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes ou des lieux ayant existé ne serait que pure coïncidence. Ni l'auteur ni son éditeur ne pourraient en être tenus pour responsables.

Préface

L'histoire qui va suivre concentre à elle seule toutes ou presque toutes les facettes de l'âme humaine. À chaque extrémité, la beauté et la haine et comme dans une partie de tir à la corde démoniaque, les deux entités tentent d'attirer dans leur rets les sentiments intermédiaires. À l'origine, j'avais décidé d'écrire une nouvelle. Je la souhaitais musclée, rapide, avec la volonté de mettre à l'épreuve le lecteur et d'attraper le cœur de ceux qui allaient s'aventurer à la lecture de ce texte et ne plus le lâcher. Mais rapidement, il m'est apparu que je m'engageais sur une fausse route. Une nouvelle n'est, à mon avis, pas très éloignée d'un cent mètres, un condensé de vitesse et de dramaturgie.

Or, durant ces deux jours où se jouait cette tragédie moderne, il m'était impossible d'entrer dans la danse de l'écriture sans prendre le risque d'occulter les raisons profondes de ce drame. Ainsi, ma nouvelle entamait sa métamorphose. Et comme je le pressentais, elle a bien, au fil des pages, accouché d'une histoire monstrueuse. Alors, lectrices et lecteurs, à chaque fin de

chapitre, ne vous attendez pas à reprendre votre souffle, gardez une énergie suffisante pour franchir la ligne d'arrivée et méfiez-vous des incidents de course.

Moi, depuis le jour où le mot fin est venu comme un point d'orgue clôturer cette danse macabre, je le sais.

Vincent Martorell

Prologue

Au moment où débute ce roman, la plupart des pays d'Europe et du monde entrent dans un conflit qui va durer quatre années, où 9 millions de personnes vont mourir et 20 millions vont être blessés. Au total, on estime que plus de 60 millions de soldats vont prendre part à cette guerre, quelquefois qualifiée de totale. L'étincelle qui provoque ce gigantesque massacre survient le 28 juin 1914.

Nous sommes à Sarajevo, capitale de la Bosnie fraîchement annexée. L'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône austro-hongrois, est en visite officielle avec son épouse, la comtesse Sophie Chotek. Le climat est tendu, mais aucune protection particulière n'est mise en place. Alors que le cortège traverse la ville, une grenade est lancée, mais elle rebondit sur la capote de la voiture et explose sous le véhicule de l'escorte, blessant une vingtaine de personnes.

Malgré cela, l'archiduc souhaite poursuivre sa visite et toujours en voiture décapotable.

Sur la route de l'hôpital, un jeune étudiant nationaliste serbe, Gavrilo Princip, tire deux balles

de revolver, blessant mortellement l'archiduc et son épouse qui décéderont quelques minutes plus tard. Le 31 juillet 1914, c'est Jean Jaurès qui est assassiné au *Café du Croissant* à Paris. Voilà, la mèche est allumée. Les rancœurs, les haines peuvent s'emparer des esprits.

Le 2 août 1914, l'ordre de mobilisation générale est lancé ; la France entre officiellement dans un conflit qui va profondément marquer toute une génération d'hommes, de femmes, d'enfants et est encore bien présente à nos esprits, un siècle après la proclamation de la fin de la guerre, le 11 novembre 1918.

1.

Le temps de la guerre.

En ce début d'août 1914, Vigans-sur-Yvette voit à son tour partir son contingent de futurs soldats. Des hommes robustes, des paysans qui ne connaissent que le travail des champs et celui des bêtes. Le plus jeune n'a pas plus de vingt et un ans, le plus vieux trente-cinq. Il s'appelle Marius Bonnefont, mais ici tout le monde le connaît sous celui de la Goélette, car depuis toujours ce gail-lard d'un mètre quatre-vingt à la tignasse blonde a dans les yeux des rêves de grands larges. Mais il n'a jamais quitté le village où il travaille dur comme homme à tout faire dans une ferme.

Ce célibataire endurci passe ses jours de repos à feuilleter de grands livres d'images où il n'est question que de trois-mâts parcourant les mers du globe. Bien sûr Marius a tenté d'intégrer la ma-

rine, mais il n'a jamais été retenu et si on l'interroge sur la raison de ce refus, il refuse d'y répondre.

Dans ce groupe d'une quinzaine d'hommes, il y a aussi Gabriel Lacroix, un menuisier de trente ans qui laisse derrière lui sa fiancée Isabelle qui les mains posées sur son ventre tout en devenir, espère que son homme sera de retour au plus vite pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Et puis il y a le meilleur ami de Gabriel. Valentin, un garçon joyeux au beau regard émeraude qui, lorsqu'il le pose sur une fille, fait toujours son petit effet. Depuis l'école communale, ils sont inséparables.

Quand le temps le lui permet, Valentin va donner un coup de main à son camarade, surtout en période d'hiver, là où il n'y a pas grand-chose à faire dans les champs. Contrairement à Valentin, son ami n'a pas hérité de la moindre parcelle de terre. Son métier, il l'a appris à la dure avec un père qui n'hésitait pas à lui envoyer à la figure une gouge à bois lorsqu'il jugeait que le travail était mal fait.

À la mort de ce père irascible et violent, c'est naturellement que le fils a pris la succession, comme son grand-père avant lui et le père de celui-ci.

Le reste de ces jeunes hommes, qui partent faire une guerre qu'ils pensent rapide et victorieuse, est majoritairement constitué d'ouvriers agricoles.

La veille, ils ont préparé leurs bardas et se sont donné rendez-vous à l'aube sur les marches de l'église, où le père Janvieux les a bénis avant de les confier à la République qui, neuf ans plus tôt, a décidé que le temps était venu que temporel et spirituel poursuivent leur route séparément.

Mais ici, dans cette bourgade d'à peine une trentaine d'habitants, il est impensable que ses jeunes hommes ne soient pas mis sous la protection, sous la bienveillance divine. Dans ce coin de France, que l'on soit homme ou bête, tout est très éloigné de la capitale. La grande majorité des habitants croient et craignent la toute-puissance de Dieu, mais aussi celle du diable, le tout mêlé de superstitions vieilles comme le monde. Certains de ceux qui partent portent sous leurs chemises, accrochées à des lacets de chaussures pour les plus pauvres et des chaînes en or ou en argent pour les plus fortunés, des amulettes faites de poils d'animaux, de plumes de corbeaux et des médailles de la Vierge.

Vers 10 heures, après de longues embrassades avec leurs familles, leurs femmes, ils quittent à pied sous les applaudissements et les hourras Vigans-sur-Yvette, petit village enchâssé entre deux